

LOU BILGRET

DE L'ENFANT
À L'HOMME

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de voir
le jour :

MAXENCE
MORGANE
AUDE
THÉOPHANE

© Éditions Maïa
*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521448

Dépôt légal : août 2026

Avant propos

Je n'aime pas réfléchir, cela me fatigue vite. Pourtant, j'écris un livre philosophique et sociologique, allez chercher l'erreur. Il se trouve qu'à la base, la composition de ce livre n'était, comme tout, que de vulgaires brouillons sur lesquels je rêvassais par ennui et envie de comprendre notre société. À force de questions, j'en ai trop fait et j'ai fini incessamment à la recherche d'une réponse. Je dois dire que j'en suis plutôt fière, bien que cette difficulté n'en demeure pas moins absurde. Ce qui rend sa compréhension ardue, n'est pas un malin plaisir personnel ou l'engouement pseudo-mystique qui lui donnerait une valeur, mais plutôt ses définitions. Un livre qui ne se lit n'a pas de sens. Ainsi, je vous préviens, ne lisez pas à la troisième personne comme si vous lisiez les journaux, lisez-moi comme si vous écriviez ce livre. Cette méthode vous permettra de saisir et matérialiser avec davantage de facilité ce que j'explique. Cependant, soyez également vigilants, les définitions que j'ai introduites dans ce livre sont le noyau de l'ouvrage. Si vous vous précipitez dès les premières lignes, par la suite, ça sera compliqué, voire impossible de continuer la lecture. Pour tout de même abréger votre douleur, j'ai décomposé mes écrits en paragraphes pour que vous puissiez bien intégrer ce que je présente. Vous devriez avoir le temps de vous approprier mon style d'écriture, pour ensuite entrer dans le dur du sujet. Je le dis, ce livre n'est pas reposant, il va vous demander des efforts intellectuels indéniables. Ce n'est pas un sprint, mais un marathon, ne l'oubliez pas. Enfin, pour les plus dévoués, durant mes écrits, je vous ai posé une question, et j'aimerais que vous me répondiez. Je ne sais pas si l'on peut appeler ça un test, mais si vous êtes capables d'y répondre, alors je pense pouvoir affirmer que vous avez saisi une partie de ce que j'essaie de transmettre. De toute évidence, ce n'est pas un livre adéquat de nos jours, et je pense sans trop me tromper que l'approche adoptée sera reprise dans le futur. Je n'ai pas voulu m'obstiner sur un point précis, et encore ; mon objectif était de faire des liens et rassembler sous une seule bannière, de manière phénoménale on peut le dire, une multitude d'idées et de concepts. De la sorte, comprenez bien que je ne peux faire davantage lisible étant amarré d'une bannière aussi virulente.

Introduction

Ma fascination pour l'humanité est sans égale, elle-même qui permet d'appréhender de manière globale des mots, tels que le bien et le mal, l'évolution et la régression, la rédemption et l'espoir. Je suis le futur de ma naissance tout en étant un passé lointain pour nos successeurs, tellement lointain que Jules-César ne paraît-être que la veille. On a appris à se déchirer, on a appris à se complimenter, pour permettre de se retrouver, fonder une société. On regarde, on expérimente, on se trompe ; les temps changent mais rien ne s'arrête. On se déteste, mais on s'aime, on se découvre dans la hiérarchie animale, et on élabore des concepts féconds des idées. On s'approprie notre existence, de l'infiniment grand à l'infiniment petit, ou de la vie à la mort. Les sentiments enchevêtrants les opinions masquant un élément linéaire, original, simple de la vie : survivre. Puis on naît à notre époque, on découvre les nuances qui nous ont laissé nos ancêtres, entre bonheur et malheur : la continuité d'une boîte de Pandore. Vivre par instinct n'est pas compliqué, c'est l'idéal ; mais c'est lorsqu'autrui s'y invite que l'on ne veut plus y penser. Les intérêts personnels de l'un à l'autre nous passent l'envie d'ingurgiter ce souper de migraine. Ainsi, nos convictions varient selon nos intérêts personnels, lesquels on devient esclave. C'est une remise en question perpétuelle de l'humanité pour corriger ses expériences et ses créations. Un flambeau de volontés temporelles de l'Enfant à l'Homme.

Chapitre 1

I

La richesse intellectuelle de notre monde découle de l'expérience accumulée. Les erreurs comme fondement à l'apparition du châtiment ont fait naître un monde de douleur. Pour ne plus la subir, certains Hommes ont reconsidéré leurs choix, donnant naissance à la raison. Ces personnes, garantissant un abri à notre condition, se sont vues conforter le peuple par le biais de leurs inventions. C'est alors qu'on a vu l'apparition de ce qu'ils se sont appelés un peuple sensé. Dorénavant, ce châtiment était considéré comme mauvais, et devait être, par la coutume, annihilé. Pour ce faire, des lieux publics ont commencé à voir le jour pour diffuser l'information, incitant les tribus à s'y intéresser pour améliorer leurs conditions de vie. Au cours du temps, nous sommes passés de petits groupes d'individus frivoles à des institutions bâties et dont la participation est obligatoire. De là est née l'enseignement et l'instruction pour bâtir une civilisation.

II

L'enseignement, dans son sens général, donne la capacité à des individus de s'instruire pour développer leur réflexion. Ce développement se module selon les âges, il caractérise le niveau ordinaire d'un Enfant ou d'un Homme dans différents domaines tels que la connaissance, la réflexion, la maturité ou autres caractéristiques attendues par la société. Ces caractéristiques conformistes sont générales et non spécifiques. Ainsi, au regard de l'enseignement fait aux Enfants l'objectif est un franc succès. On imprègne ces Enfants de connaissances, pour que chacun, à leur échelle, puisse faire apport de sa réflexion à la société. Quelques-uns, en grandissant, finissent par se démarquer, illustrant d'ores et déjà l'avenir brillant qui les attend. Ils sont félicités, et lors des réunions parents-professeurs, ils sont mis en haut du panier comme élèves avec une bonne réflexion. Dans la suite des choses, au vu de leurs résultats, on les conseille, au cas par cas, de continuer ou d'arrêter les études.

III

Mais en pratique, il est plutôt question d'apprendre par cœur sans réfléchir, aucune remise en question n'est demandée. Le fait de réciter à ce jour est bien plus susceptible de louanges que de simples réflexions non abouties. Les efforts ne sont reconnus que lorsque l'on va dans le sens du système. De plus, ceux-ci sont aperçus dès lors que la population, dans sa généralité, est à même de les apprécier. Pour mieux démontrer leur mérite à l'égard de tous, les enseignants évaluent les élèves via des notes académiques. Or, communément, cette notion de Note est, par définition, l'idéal d'une idéologie intrinsèquement subjective qui s'outrepasse les limites censées de l'objectivité. Elle caractérise l'égoïsme acquis de la population à classer, quel que soit le sujet, les Hommes pour leur propre bien-être, comme repère au monde qui les entoure. Évaluer dans la société, c'est donner confiance en soi et à ses pairs. Cette discrimination légitimée pour combler un vide identitaire permet aux uns et aux autres de s'auto-réguler, pour ouvrir ou fermer des portes dans un monde en perpétuelle flagellation. Dans le cas actuel, une réflexion incomprise ne

serait-elle pas moins reconnue qu'une très bonne note en classe ? En somme, rien n'y fait, c'est une chance d'avoir pu cerner la valeur des écrits de penseurs tels que Nietzsche au dix-neuvième siècle, alors qu'une majorité de la population n'y comprenait absolument rien ; et ceux-ci même si la réflexion était aboutie. Finalement, il faut être compris à tout prix, au point de rayer de la carte le mot réflexion. En effet, puisque le poids des notes académiques est immense, elles donnent d'une part accès aux « meilleures écoles », et d'autre part, elles influencent la perception de la population à notre égard. Dès lors, si vous êtes incompris, c'est la fin. Il est demandé implicitement d'apprendre par cœur en taisant les questions inconformes. Ce système très réducteur est la souche d'une inégalité de reconnaissance entre réflexion et connaissance.

IV

Pourtant, on retrouve un paradoxe qui rendrait fou toutes personnes lucides. Avez-vous remarqué que l'emploi du mot réflexion a été un moyen détourné de légitimer le modèle méritocratique du par cœur ? Et même plus généralement de l'apprentissage ? Apparemment, ça n'interroge personne de mettre au même niveau ces penseurs et des enfants, adolescents, grands enfants qui s'instruisent. Le par cœur est une chose, mais la seconde qui convainc les esprits les plus têtus, c'est d'insinuer qu'étudier du droit, des mathématiques, de la psychologie, de la littérature, de la physique, de la politique, etc, les rendraient différents. Ils pensent avoir un avis pertinent au regard de leurs « réflexions intellectuelles ». Incompréhensible, à l'échelle de la réflexion, c'est comme si on assimilait les dires de la bouche d'un ignare pour des vérités, et qu'ensuite on le félicitait de sorte qu'il puisse se pavaner de ses propres absurdités.

V

En fait, de nos jours, où plus exactement, depuis les premiers brindilles de connaissances, un amalgame profond est né sur cette notion de réflexion et sur la manière de l'employer. Son emploi, un peu four tout, se fait aussi bien pour qualifier une personne cultivée qu'une personne intelligente. Le point commun qui apparaît, c'est qu'on associe toujours ce terme aux études comme noyau de la réflexion. Mais, sérieusement, qui a-t-il de différent entre lire une phrase de cinq mots et lire des articles du Code civil ? Qui a-t-il de différent entre une addition de CP et des démonstrations en prépa ? Si le niveau de complexité à appliquer des articles ou un théorème dans un cas revenait à mesurer notre niveau de réflexion, ça signifierait qu'elle est poussée proportionnellement par notre volume de connaissance. On renie notre formatage, qui est justement le moyen sur lequel on se base en habituant notre cerveau à penser d'une certaine façon. C'est ceci que l'on banalise dans les rues pour déterminer la réflexion. Alors que non, à contrario, la réflexion c'est l'incertitude. Elle donne confiance et se voit correctrice de son soi, une mère, une confidente sur laquelle on s'appuie face à l'appréhension. Une main de secours dans une société anxiogène. C'est ne pas suivre une voie définie, c'est se retrouver face au monde lorsque nos valeurs divergent des normes. Un avis, une façon, une vision qui se lit sous nos paupières bridées par l'imagination. Là est toute l'opposition entre cet apprentissage continu et notre réflexion.

VI

D'ailleurs, aparté spirituel basé sur cette notion de réflexion ; mais les plus grandes réflexions ne seraient-ce pas celles qui ne sont liées à aucune fallacie, dont les idées insouciantes sont les plus subversives, je pense notamment aux bébés ? Aucune idée, aucun concept, aucun préjugé, seul leur réflexion enfantine et la Réalité. Hélas, c'est bien trop tôt, l'amnésie infantile balaie ces bribes inconscientes, alors que les us débutent déjà vers leur uniformisation. Des « penseurs », qui peu à peu, sont noyés dans cette normalité comprimée, par un savoir-vivre, les moeurs.

VII

Pour revenir au sujet d'origine, il serait dorénavant plus simple d'expliquer comment, avec si peu de connaissances, des enfants puissent se retrouver à théoriser et faire évoluer notre société. On les appelle des génies parce que l'on ne sait plus quoi dire, mais ce ne sont que des penseurs, qui n'ont pas besoin de beaucoup de connaissances, juste assez de réflexion, pour dépasser aisément nos meilleurs diplômés. Ivan Illich dans son livre « Une société sans école » en tire les mêmes conclusions, la réflexion ne naît pas d'une éducation scolaire, mais elle est le fruit d'une auto-éducation dans l'émergence d'une pensée propre. Seul la vie tirée du réel, de l'expérience, et des dialogues en est son fondateur. Mais on ferme les yeux sur ce qu'il semble être ce petit, tout petit détail insignifiant. À tel point que notre système actuel affirme haut et fort le contraire.

VIII

La raison de cette obstruction de ces hauts individus à un niveau équivalent à celui de la population se traduit par un objectif étatique d'acquérir les mêmes bases pour tous. Cette égalité de la culture générale est dans l'idée une bonne chose, mais cache dans ce même temps un vice dont on ne cherche pas à développer, la réflexion. Un écolier se doit de bénéficier de la même aide quel qu'il soit, cependant des carences sont inévitables lorsque l'on souhaite indifféremment les mettre au même niveau de réflexion. Elle semble secondaire, alors qu'elle est primordiale à un bon développement. Les lycéens deviennent perdus quand on en vient à rechercher l'origine d'une idée découlant d'un concept philosophique. La philosophie étudiée en terminale ne les aide pas trop dans cette démarche à leur décharge. On en fait un lieu commentant les philosophes au lieu de chercher à développer la réflexion personnelle. Regarder les autres peut inspirer, mais si l'on ne pratique pas, alors un plafond opaque se forme entre inertie et créativité. Notamment pour cette matière, c'est d'autant plus inquiétant. Ça revient à apprendre la réflexion d'un autre, ça semble vraiment lunaire. Finalement, là où il serait intéressant de parler de philosophie, c'est, comme énuméré, lors de débats ouverts ou de compositions. L'autonomie de la réflexion émerge au moment où l'on s'interroge. Une copie est rendue avec une pointe de recul, elle mesure notre valeur ajoutée en adéquation avec notre réflexion, et bien entendu, en s'écartant du par cœur. En fin de compte, avec les mêmes connaissances, mais pas la même profondeur, certains s'en sortiront mieux que d'autres. Il arrive à un moment où ce n'est ni question de bachotage, ni de temps, mais simplement de perception du

monde. Malheureusement, d'un déni profond, on semble vouloir faire les aveugles, à croire que seule la connaissance fait progresser ce monde.

X

L'enseignement est un art individuel, la généraliser revient à renier les capacités propres des individus tout en leur imposant un schéma de pensée. Cette épine ne se retrouve pas qu'à notre époque, auparavant, dans l'Antiquité, jusqu'au cinquième siècle, les fils des élites dans les écoles gallo-romaines étaient soumis à une discipline stricte, lesquels pouvaient être écartés s'ils ne montraient pas « d'aptitudes intellectuelles ». Clair mais rude, le savoir était considéré comme un privilège et non un droit. Seuls les bons ignares donnaient une raison à l'enseignant d'exister. La note de cours reliée directement par la Note subjective, donc son avis personnel, permettait d'alimenter cette discrimination eu égard à son statut d'instructeur. Malheureusement, ce conformisme à tout prix enlève l'humanisme de l'enseignant, celui d'attiser la curiosité et sa satisfaction personnelle. Alors, autant dire, que s'exposer à la déception en s'investissant totalement, appuyé par le fait qu'elle soit susceptible de remontrances parentales disproportionnées, vaut mieux s'y détacher.

XI

Mais depuis rien n'a changé : moins bon ne signifie pas ne pas pouvoir s'améliorer, être meilleur ne signifie pas réussir. Pourquoi ? À force de vouloir imposer un formalisme, le système restreint le développement de la population. Il faut une méthodologie particulière pour des gens particuliers. En voulant former le plus grand nombre hâtivement, il a été mis à l'écart, source de toutes évidences, les personnes ne se sentant pas en confort avec les méthodes d'enseignement. Ce qui est grave avec cette approche, c'est que d'une part, on rejette implicitement toutes les personnes non conformes, y compris les plus brillantes, et d'autre part, il a été nié toutes chances de réussite pour les personnes disposant de moins de sagacité, en oubliant qu'avec une aide adaptée, elles auraient été capables de se développer, et peut-être de progresser. Devenir apte à se spécialiser après s'être développé convenablement, là est tout le bénéfice du progrès. C'est pouvoir, dans le futur, avoir un impact sur la société et les dirigeants, mais dans le fil d'une continuité avec les mœurs et le déroulement normal du temps. Si seulement. Malheureusement, le choix débouchant sur ce désastre scolaire est liée à notre méthode d'apprentissage, qui est d'apprendre par cœur un cours. Au lieu d'appréhender le problème sous l'angle de l'accompagnement dans une démarche de développement de la réflexion, il a été choisi de rendre plus accessible la connaissance commune au détriment de l'intellect. Ce moyen de compensation assurera, en théorie, une plus grande chance d'accès à la population aux grands postes, et ainsi tout en garantissant une égalité entre les individus.

XII

Cette manœuvre a priori bienveillante est tellement préjudiciable pour nos concitoyens qu'il serait plutôt approprié de parler de disgrâce. En somme, les étudiants, à la fin de leurs études, ont, avant de commencer le boulot, perdu une

grande majorité de leurs connaissances. Cela s'explique par l'incapacité du cerveau à retenir sur le long terme ce qu'il n'a pas pris le temps d'assimiler et de réfléchir. On apprend énormément en revenant peu dessus, un moment des choix sont faits pour faire un tri. Ce qu'il en sort, ce sont des étudiants défectueux, dont le savoir est imparfait et dotés d'une réflexion bénigne au regard des attentes professionnelles toujours plus grandissantes. En usurpant les méthodes d'apprentissage à celles correctes, le résultat est sans appel, une société dysfonctionnelle. L'État ne polit pas ses joyaux, il les moule. C'en est d'ailleurs, d'autant plus vrai, qu'un penseur ne peut évoluer correctement. L'emprisonnement dû à un système diligent, par des méthodes d'apprentissage bêtes, dont l'enseignement se voit inadapté, appuyé par une inégalité de réflexion, ne donne inévitablement aucune chance aux lys de notre pays. Pire encore, après s'en être échappé, ils n'ont pas le droit de se satisfaire de cette intelligence, au risque de méprises. L'égalité devient toxique, elle galvaude ceux qu'il faut favoriser, alors qu'ils sont eux-mêmes victimes de la société.

XIII

Pourtant, on y croit en cette façon de vivre, en une société machinale où l'on ne fait qu'exécuter des tâches simples, qu'on soit diplômé ou non, ne sommes-nous pas à l'opposé d'une société pensante ? Apprendre sans réfléchir, un mystère insoluble qui nous amène là où nous sommes. Vous ne vous y trompez pas, ce sujet vaut pour tous les autres. Si nous avions pris le temps d'épanouir notre créativité, et pas seulement d'appliquer, on ne serait pas tombés dans des extrêmes dans lesquels nous sommes actuellement. Attention, le manque d'apprentissage des Enfants ou le patriarcat n'explique pas notre vision réductrice des possibilités. Il ne faut pas se cacher derrière de fausses raisons. Coincés par une société stupide et complexée par la différence, le changement est appuyé doucement par une volonté commune, dans la mesure où au début une minorité se donne les moyens de résister aux non-sens. Et ensuite, éventuellement, elle pourra être appréhendée un peu plus tard par nos dirigeants. C'est long. On pense notamment au droit de vote des femmes, revendiqué par des femmes comme Jeanne Déroin ou Olympe de Gouges au dix-neuvième siècle, finalement adopté en mille neuf cent quarante-quatre, soit plus d'un siècle et demi après. En bref, quel que soit le sujet, ce schéma n'a en somme jamais bougé, puisque réfléchir par soi-même est un luxe qui demande du courage.

XIV

À force de s'accoutumer à quelque chose de faux, on finit par croire qu'elle est vraie. C'est ce que Antonio Gramsci avait déjà recensé dans son livre « Cahiers de prison », dans lequel l'hégémonie culturelle est une force de l'ombre capable de s'approprier les esprits. Son but est de faire croire au peuple que les idées dominantes soient naturelles, qu'il n'y ait pas d'alternative, en normalisant, à cet effet, une soumission au système en place. On ne demande pas de réfléchir, on n'essaie pas de le faire, où plutôt on incite à sa méfiance. Classe populaire, moyenne, ou aisée, c'est la même chose. Ce n'est pas en allant dans des institutions élitistes qu'on y trouvera une réponse différente à ces méthodes d'apprentissage, pourquoi ? Dans le cas contraire, ça voudrait dire que cette méthode, dans laquelle on y voue une confiance indéfectible, ne serait finalement qu'une rigolade de

mauvais goût auxquelles tous nos dirigeants se sont livrés. Si c'est ça, c'est quoi l'élite ? Pieds et points liés, les racailles n'ont rien à envier à ce dramaturge de nobliaux, où la forme fait croire à un changement de fond. Finalement, que valent nos fonctionnaires et avec quelle légitimité ils sont là où ils sont ? Rendez-vous compte, les postes clés de notre nation sont occupés par des individus qui ont réussi des concours basés sur du par cœur, mais on leur demande à aucun moment de justifier d'une réflexion supérieure au développement. C'est justement la différence entre la théorie et la pratique qui appelle une capacité minimale à s'adapter par la réflexion. L'Homme ne devrait-il pas, comme il le fait aujourd'hui, prioriser la plus haute réflexion possible en accumulant des connaissances par la pratique qu'une réflexion relative en accumulant des connaissances par la théorie ? Peut-on réellement faire plus sceptique en y confiant la sécurité nationale, notre vie quotidienne ? Vraiment, n'est-ce pas pure fantaisie ? Matrixé par l'habitude, nous en sommes venus à accepter ce système. Un soupir s'échappe quand on pense qu'un monde de compréhension mutuelle, où l'on respire la réflexion, ne verra certainement jamais le jour. À force d'être rangé dans des cases, tout comme la connaissance, on s'arrête souvent à ce que l'on sait, sans donner de l'attention à notre curiosité.

XV

Malheureusement, au regard des mentalités actuelles, cette utopie pourra débiter quand le système priorisera, enfin, la réflexion à la connaissance ; ce qui ne veut pas dire exclusivement l'un. Cette politique mondiale illustre un problème de fond dont personne n'a pris conscience. Quand on pense qu'apprendre par cœur permet de former de bons intellectuels, ça revient à juger une personne seulement sur ses capacités d'apprentissage. On ne s'étonnera pas que ce genre de personnes soient bel et bien les plus manipulables de cette planète, il suffit de leur montrer une personne avec une blouse de médecin pour qu'ils exécutent tout ce qu'il dit. C'est à croire qu'ils ne vivent plus et sont juste bons pour exécuter les ordres. Pourtant, les employeurs sont les premiers consternés par le manque d'autonomie et de discipline de ces salariés ; mais ils ne se gênent pas à courir derrière les mentions des diplômés quand ils n'en ont plus le choix. Manger ce que l'on vomit, distingué dirait l'autre. Cette boueuse méritocratie, qui substitue la réflexion, en fait le titre du livre de Alain Denault « Médiocratie », dans lequel être moyen est une place parfaite. Pour lui, il ne faut pas être intelligent, il faut être compatible. L'école, les entreprises, les institutions forment de bons petits exécutants du savoir, pas des penseurs. Les érudits ne sont pas valorisés et les penseurs sont dangereux. Forcément, en vivant dans cet enchevêtrement, on comprend pourquoi notre système a un niveau de développement aussi faible, pourquoi on avance à reculons.

XVI

Avec ce constat, nos universités ne sont-elles pas devenues plus un boulet accroché au pied autant qu'un moyen de prouver sa valeur à la société ? Entre expérience professionnelle et étude, l'ordre d'importance de sélection continue à devenir de plus en plus flou, elle ne s'arrêtera pas tant qu'on ne revalorisera pas les diplômes dans notre société. Un diplôme aujourd'hui, c'est un bout de papier qui nous explique qu'on a eu des notes suffisantes pour l'avoir, il certifie un niveau. Alors on